

## REVUE CRITIQUE

DES

## LIVRES NOUVEAUX

ESSAI SUR LA MISSION ACTUELLE DE LA FEMME, par un DIPLOMATE.

— Paris. Librairie Plon.

Qu'on n'aille pas se méprendre au titre de cet ouvrage. Il n'a rien à démêler avec les élucubrations de Mesdemoiselles Louise Michel et Hubertine Auclerc. Il ne revendique pour le sexe faible ni le droit de suffrage, ni celui de masculiniser le costume, ni l'admission aux emplois publics.

Œuvre d'un esprit judicieux et sensé, qui se cache sous le voile de l'anonyme, cet « essai » est un recueil de tableaux, de réflexions, de maximes, de considérations sur les devoirs et la condition de la femme.

Dès les premières pages de la préface, l'auteur proteste contre l'assimilation des deux sexes que rêvent quelques-uns : « Ce qui donne aux femmes, » dit-il, « une grande influence, et parfois même un vrai ascendant sur les hommes, c'est précisément ce qui constitue l'essence de leur nature et de leur caractère : la sensibilité, la délicatesse, la grâce, la clairvoyance du cœur. — Sa force est dans sa faiblesse relative. — Une femme ne doit donc rien sacrifier de ce qui tient à sa nature, au désir d'agir sur les hommes ; si elle fait des concessions, elle partagera le sort de tous ceux qui en font mal à propos. On peut dire que, sous certains rapports, elle a déjà fait trop de concessions. » J'ai reproduit ces lignes, parce que, mieux que je ne pourrais le faire, elles dépeignent le véritable esprit de ce livre.

La femme doit demeurer dans le rôle que lui a tracé la nature : en sortir, pour elle, serait déchoir. Fille, épouse, mère, bonne et gracieuse pour tous, secourable aux malheureux, qu'elle reste la grande consolatrice, l'astre au rayon discret qui illumine doucement les routes de la vie.

L'existence moderne ne met point assez haut, suivant l'auteur de cet essai, ce noble rôle de la femme. Il demande, en des pages remplies de nobles sentiments, que leur ascendant, toujours aimable et fécond, augmente sans cesse, et fasse sentir aux fils, aux époux, aux frères sa bienfaisante influence. Sans en revenir aux enthousiasmes hyperboliques de la chevalerie, on ne peut qu'applaudir à ces saines et généreuses idées.

Comme appendice à cet intéressant petit volume, l'auteur donne un choix curieux de pensées sur les femmes, empruntées aux écrivains français et étrangers. Il en est de piquantes et d'originales qu'on y lira avec plaisir.

OLIVIER MAUGANT, par Victor Cherbullez, de l'Académie française. — Paris. Hachette. 1885. — Un vol. in-18 jésus. Prix: 3 fr. 50.

M. Cherbuliez a beaucoup profité à l'école de Voltaire. Il lui a emprunté quelques-uns de ses dons précieux d'écrivain : la limpide clarté de sa phrase et son ironie contenue. Celle-ci pourtant est moins fine que celle de l'auteur de *Candide*, et présente parfois une tournure quelque peu pesante. Ferney n'est pas bien loin de Genève, mais il est à croire qu'il y a plus loin de Genève à Ferney.

Les qualités de style dont je parle, et qui sont familières à M. Cherbuliez, on les retrouvera dans Olivier Maugant, qui vient de paraître chez Hachette, après avoir figuré dans la Revue des Deux-Mondes. Je n'ai point à raconter ici l'intrigue de ce roman, qui est plutôt une étude analytique de caractères que toute autre chose. Il est écrit sur ce ton de philosophie narquoise, qui n'est pas un des moindres charmes du romancier académicien. Comme il y est question d'une grève, je me permets d'indiquer une comparaison à faire entre le récit de M. Cherbuliez et celui de M. Zola, dans son roman de Germinal, actuellement en cours de publication dans le Gil Blas. Il est tonjours intéressant d'étudier les procédés différents, dont se servent, pour peindre le même tableau, deux écrivains d'école opposée.

TYPES MILITAIRES D'ANTAN. Généraux et soldats d'Afrique, par le capitaine Blanc. — Paris. Librairie Plon. 1885.

Mieux que les annales officielles, l'histoire anecdotique fait connaître au lecteur les hommes et les événements. Elle les présente à lui plus nettement dessinés, plus empreints de vivante réalité. C'est à ce titre que j'appellerai l'attention sur. Généraux et soldats d'Afrique. On peut avoir lu et relu le récit de la conquête de l'Algérie, en connaître les vicissitudes et les gloires, et pourtant ne point se les représenter d'une manière parfaitement exacte et précise.

En déroulant les souvenirs de ses débuts dans la carrière militaire, M. le capitaine Blanc met en scène les héros, connus ou ignorés, qui ont versé, pour la France, les flots de leur sang généreux sur la terre d'Afrique. Son livre est un monument fraternel élevé à la mémoire de ceux qui furent ses compagnons d'armes, et dont si peu, hélas! survivent aujourd'hui. Tout en se gardant de l'exagération dans la louange, et en sachant être sévère, quand il le faut, dans ses appréciations, il dépeint ce que fut cette admirable armée d'Afrique, où se formèrent nos meilleurs généraux, nos plus vaillants soldats, et que, ainsi qu'il le déplore lui-même, les nouvelles conditions de nos lois militaires ne laissent guère d'espoir de voir se reconstituer aussi rompue aux fatigues, aussi accoutumée aux surprises de la guerre arabe. Zouaves, turcos, spahis, fantassins, cavaliers, les différents corps défilent sous les yeux, caractérisés par quelques traits typiques. M. Blanc promène son lecteur, au courant de ses souvenirs, des officiers supérieurs aux

simples soldats, montrant chez tous l'amour du drapeau et le mépris héroïque de la vie. De lui-même, il ne parle guère. Mon bataillon se trouvait à telle affaire, voilà tout ce qu'il dit. Sa personnalité s'efface modestement, se dérobe derrière cette collectivité. Il en est de moins méritants qui font plus de bruit.

Généraux et soldats d'Afrique, dans sa simplicité, tout assaisonné de franche bonne humeur, est un livre à recommander sans réserves non seulement à nos lecteurs, mais encore à tous ceux qui s'intéressent aux cercles et bibliothèques militaires. Mettre sous les yeux de ceux qui servent actuellement la France les exemples de leurs glorieux aînés, c'est le moyen de leur enseigner d'une manière efficace la religion de la patrie et de les pousser à marcher sur leurs traces.

SEPT ANS EN AFRIQUE OCCIDENTALE. La côte des Esclaves et le Dahomey, par l'abbé Pierre Bouche, ancien missionnaire. — Ouvrage accompagné d'une carte. — Paris. Librairie Plon. 1885. — Un vol. in-18. Prix : 4 francs.

Il serait oiseux de rappeler les immenses services qu'ont rendus de tous temps les missionnaires à la science géographique. Chaque jour les voit dérobant quelques heures aux fatigues de l'apostolat, pour les consacrer à cette cause qui est celle même de la civilisation. L'ouvrage dont j'ai à rendre compte est un nouveau monument de ce zèle. L'intérêt qu'il présente au simple lecteur, passionné pour les récits de voyages, est doublé d'une utilité réelle. Je m'explique. La politique coloniale est aujourd'hui à l'ordre du jour chez tous les peuples de l'Europe. Le développement irrésistible des faits économiques les entraîne dans cette voie, et quelques-uns croient avoir trouvé là un remède ou du moins un dérivatif aux grondements des réclamations sociales, qu'on peut nier, mais qu'il n'est au pouvoir de personne d'annihiler. Bienvenus donc doivent être ceux qui apportent quelques documents nouveaux, quelques renseignements inédits au trésor acquis des connaissances. Avant d'installer un comptoir dans un pays neuf, le négociant veut en connaître la situation géographique, le climat, et plus encore les populations, leurs mœurs, leur religion, leur langue, leurs besoins et leurs ressources. Ce sont ces différents ordres d'idées dont s'est inspiré M. l'abbé Bouche, dans le livre qu'il vient de publier sur le Dahomey et la Côte des Esclaves, riches contrées, où règne encore en souveraine la barbarie, et où les nations européennes trouveront un vaste champ ouvert à leur activité. Il faudra seulement qu'elles se décident à une action énergique, au lieu de se contenter de proclamer un protectorat illusoire, qui n'est même pas capable de mettre un frein aux atrocités de la traite et des sacrifices humains. Transporter sur une terre lointaine, ou, si besoin est, pendre au bout d'une vergue une dizaine de rois et de prêtres de ces cultes abominables, qui ne consentiront jamais à renoncer à leurs pratiques, assurer aux populations libérées, sous la tutelle d'un gouvernement fort, la libre jouissance de leurs propriétés et des fruits de leur travail, me semble le dernier mot du problème civilisateur.

Cette plage noire qui porte au front, comme une tache ignominieuse, son nom de Côte des Esclaves, M. l'abbé Bouche l'a habitée pendant sept ans, il la connaît à merveille. J'ai rarement lu une monographie plus complète, plus bourrée d'observations et de faits. Et tous les détails qu'il donne, je les trouve rigoureusement concordants avec ceux que m'a fournis un de mes amis, officier de marine, qui récemment a croisé pendant dix-huit mois dans ces parages. Les dieux que décrit M. Bouche, immondes ou simplement grotesques, je les ai sous les yeux. Les armes dont se servent ces peuplades, leurs instruments de musique, ils tapissent les murs de mon cabinet, et la description en est fidèle. Il n'est qu'un point où je trouve en désaccord le prêtre et le marin, c'est la question du nègre lui-même. La charité chrétienne ne l'aurait-elle point un peu idéalisé aux yeux du missionnaire? Qu'au point de vue supérieur de la morale, un noir soit moins profondément corrompu qu'un philosophe d'Athènes ou de Rome, c'est un point auquel je souscris volontiers. Il suffit, du reste, pour partager son opinion, d'avoir un peu étudié les mœurs antiques. Mais quant aux considérations quelque peu optimistes de M. Bouche sur le nègre, ma foi n'est point assez robuste pour y adhérer.

L'ouvrage dont je viens de parler et sur lequel je voudrais pouvoir m'étendre plus longuement est à coup sûr un des meilleurs, parmi les nombreux voyages qu'a publiés et que publie chaque année la librairie Plon. Que l'auteur me permette de lui adresser à ce sujet mes sincères félicitations. Il a fait une œuvre utile et intéressante pour tous.

LES JAPONAIS, LEUR PAYS ET LEURS MŒURS, par le comte Raymond DE DALMAS. — Paris. Librairie Plon. 1885. — Un joli vol. orné de gravures et accompagné d'une carte. — Prix : 5 francs.

M. le comte de Dalmas publie à la librairie Plon un intéressant ouvrage : Les Japonais, leur pays et leurs mœurs. C'est un livre observé sur le vif, à la fois très exact et très pittoresque. Il nous initie à l'histoire, à la géographie, à la constitution du Japon et aux mœurs intimes de ses habitants, dans un récit sobre et vif, que font encore valoir d'excellentes gravures. Une carte accompagne le volume.

CI.AUDE DE FRANCE, DUCHESSE DE LORRAINE, par M. R. DE MAGNIEU-VILLE. — Paris. Librairie académique de Didier. 1885. — Prix: 3 fr. 50.

C'est une pure et noble figure que celle de cette Claude de France dont M. de Magnieuville s'est donné la tâche de ressusciter la mémoire. Fille du roi Henri II, mariée à un duc de Lorraine, à peine a-t-elle laissé dans l'histoire un léger sillage, image de sa vie pieuse et modeste. Nous ne la connaissons guère que par quelques lignes de Brantôme, et le travail de M. de Magnieuville a tout le charme et le

mérite de la nouveauté. Il faut lui savoir gré d'avoir ajouté un portrait qui manquait à la galerie si intéressante des personnages historiques du seizième siècle. Son livre se recommande par l'érudition des recherches et par les bonnes qualités du style. Il sera lu avec fruit par ceux qui aiment l'histoire de notre pays et auss par ceux qui se plaisent à entendre le récit d'une belle existence.

TROIS RÉVOLUTIONNAIRES. Turgot, Necker, Bailly, par Nourrisson, membre de l'Institut. — Paris. Librairie académique de Didier. 1885.

Ce n'est point le hasard qui a amené sous la plume de M. Nourrisson le rapprochement des noms de Turgot, Necker et Bailly. Un trait fut commun à ces trois hommes : ils ont été des révolutionnaires sans le savoir.

M. Nourrisson ne pouvait avoir la prétention d'apporter des documents bien nouveaux sur des personnages si connus. C'était plutôt par l'ingéniosité des considérations, par la variété des points de vue que son ouvrage devait se distinguer. C'est par là aussi qu'il se fait remarquer. Cependant, dans l'étude qu'il a consacrée à Turgot, M. Nourrisson a soulevé une question originale en même temps qu'intéressante : je la signale à mes lecteurs. Il s'est demandé pourquoi Turgot, qui fut toujours un homme de mœurs régulières, qui a fait maintes fois l'apologie de l'institution du mariage, pour laquelle il professait un respect profond, ne s'est jamais marié. Sans lui permettre d'être absolument affirmatif, ses recherches l'amènent à considérer comme très probable et appuyée sur de fortes présomptions l'existence d'un empêchement dérivant de ce que, dans sa jeunesse, Turgot avait été engagé dans les ordres assez avant pour qu'il lui fût interdit de contracter mariage. Bien des raisons portent à croire qu'il avait reçu le diaconat. Le problème, comme on voit, est intéressant et singulier.

« Il y a des hommes sur qui la gloire ne tient pas ». Cette parole de Necker, qui s'applique si bien à celui-là même qui l'avait prononcée, trouve sa confirmation dans l'examen détaillé que fait M. Nourrisson de Necker, écrivain, moraliste et politique. Comme toute l'école philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle, il eut le tort d'envisager uniquement l'homme abstrait, de s'imaginer qu'on pétrissait une nation comme on lime une phrase, dans le silence du cabinet. On connaît le résultat qu'obtinrent ses réveries creuses, et quel sanglant démenti la réalité se chargea de leur infliger. Cette seconde partie du volume est pleine d'aperçus justes et piquants.

Bailly fut un badaud libéral: ces deux termes ne jurent pas d'être accouplés, ils font même ensemble fort bon ménage. Il y avait en lui le germe d'où devait naître M. Prudhomme. Il semble que, dans le chapitre que lui a consacré M. Nourrisson, il manque quelque chose : l'auteur passe, en effet, bien rapidement sur l'entrée de Bailly dans la vie politique, et j'aurais aimé le voir donner quelques détails sur cette transition d'une existence calme et studieuse au tumulte des fonc-

tions publiques. Il est à croire que Bailly dut à la franc-maçonnerie, dont il était membre, d'être ainsi mis en évidence et élevé sur le pavois. Il eût été bon d'insister quelque peu sur ce sujet.

Si je ne craignais de paraître éplucher trop menu le livre, en somme très recommandable, dont je viens de parler, j'aurais bien quelques observations de détail à faire. M. Nourrisson semble présenter comme une innovation la tentative que fit Turgot de traduire Virgile en vers métriques. Or, tout le monde sait que de nombreux essais de ce genre de versification furent faits par les différents membres de la pléiade, par Baïf, Scévole de Sainte-Marthe, Rapin, tentative qui ne réussit pas plus que ne devait aboutir celle de Turgot. Ailleurs (p. 98), il parle du pacte de famine comme si les publications récentes auxquelles cette légende a donné lieu lui étaient inconnues. Mais je ne veux point insister sur ces inadvertances ou d'autres encore, qui ne sont point, au demeurant, de bien grande importance, et je dirai avec le poète :

Ubi plura nitent, non ego paucis offendar maculis

Charles LAVENIR.

LE CHARME, poème chevaleresque, par le vicomte H. de LORGERIL. — Paris. Librairie académique de Didier. 1885.

Le Charme, tel est le nom d'un poème dans le genre de Boiardo, de l'Arioste, de Berni, de Pulci et de Wieland que vient de publier M. le vicomte de Lorgeril. Assurément les épopées sont rares à notre époque, plus rares encore celles qui amusent et intéressent. Une imagination inépuisable, un vers facile, élégant et correct, une franche gaieté bien communicative, voilà ce qui plaît tout d'abord dans ce livre, dont la première partie avait déjà paru et été très favorablement appréciée par d'éminents écrivains, entre lesquels nous citerons Louis Veuillot et Arthur de Boissieu. Nous ne doutons pas du bon accueil que le public fera au poème complet, quand il connaîtra les curieuses aventures de Bonus, d'Othon, de Diarmid, d'Alibrand, de Merveille, de Fantasca, de Mégametros et de vingt autres, tous héros ou héroïnes du merveilleux temps de Charlemagne,